

PRÉAMBULE

« Architecture et philosophie »

En 1981, dans un article intitulé « Aujourd'hui, l'architecture », Hubert Damisch écrit :

Qu'avons-nous à apprendre, aujourd'hui, de l'architecture? Ou encore (mais ce n'est plus là, déjà, tout-à-fait la même question) : cette discipline, au moins en Occident, qui n'aura pas cessé d'informer – dans tous les sens du mot – le travail de pensée, d'où vient qu'elle semble avoir soudainement perdu, au terme de ce millénaire, une bonne part de ses vertus didactiques et heuristiques, sinon toute pertinence théorique? [...] La part très réduite faite à l'architecture dans le texte contemporain, critique autant que spéculatif, est un bon indice de la perte de sens dont cette pratique s'affecte dans le champ culturel qui est pour l'heure le nôtre¹.

Au-delà, donc, d'un pur et simple constat de désintérêt des philosophes pour l'architecture, Hubert Damisch pose la question du *sens* de cette négligence, qui est aussi une désaffection puisque dans la tradition, de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, philosophie et architecture se considéraient mutuellement comme des savoirs maîtres, pouvant, par conséquent, jouer l'un pour l'autre le rôle de paradigme. Mais surtout Hubert Damisch se demande si

1. « Aujourd'hui, l'architecture », p. 463.

(Toutes les références bibliographiques sont précisées en fin de volume.)

cette désaffection n'est pas à mettre en rapport avec une « perte de sens » qui aurait touché l'architecture contemporaine. Non, sans doute, parce que la philosophie aurait manqué à sa tâche de « pourvoyeuse de sens », mais parce que l'architecture aurait désappris à penser, dans le même temps que la philosophie aurait cessé de la prendre en considération. C'est à interroger cette coïncidence que Damisch nous incite, en 1981, tandis qu'entre philosophie et architecture les ponts sont bel et bien coupés.

Il s'était produit, en effet, comme une *éclipse*, pour reprendre une expression de Damisch – une éclipse telle qu'aucune philosophie, aucune pensée, n'apparaissait plus « derrière » l'architecture, tandis que les philosophes ne « parlaient plus architecture » (ou peu s'en faut). Or, aucune éclipse, par définition, n'est appelée à durer. Sans doute les propos de Damisch annonçaient-ils eux-mêmes le début de sa fin. Toujours est-il que, depuis 1981, s'est constitué un champ, qu'on a pris l'habitude de nommer « architecture et philosophie », et qui s'est manifesté par des rencontres entre philosophes, architectes, historiens, urbanistes, et par de nombreuses publications. Il est malaisé de mettre de l'ordre dans l'effervescence de ces propos et de ces écrits. Quelque chose s'est débloqué et un espace s'est ouvert où se sont engouffrés des approches, des méthodes et des styles très différents, qui tous, à leur manière, parvenaient à débrouiller quelques fils dans la pelote serrée de l'entrelacs architecture-philosophie. L'architecture « elle-même », prise dans ces réseaux de savoirs divers, acquiert le statut d'un « objet » complexe et problématique : œuvre d'art, image ou symbole de la pensée, concept ou idée de la philosophie, objet technique, agencement social. L'architecture, d'un point de vue épistémologique, c'est-à-dire l'architecture comme savoir, n'est jamais apparue aussi nettement comme un objet *construit*. En effet, il est devenu manifeste que la question de la définition même

de l'architecture n'était pas réglée, et que chaque discours – esthétique, historique, critique, doctrinal – construisait une définition de l'architecture qui n'était évidemment pas sans liaison avec une prise de parti en faveur d'une manière particulière de concevoir l'architecture. Comme la philosophie, l'architecture, en tant que savoir et en tant que pratique, est traversée de conflits extrêmement violents qui peuvent prendre l'aspect spectaculaire de conflits entre architectes, mais qui intéressent fondamentalement la philosophie dans la mesure où ils reposent la question du sens – ou du non-sens – de l'habiter et du bâtir.

Sous le titre d'« architecture et philosophie », il faut donc comprendre non la vaine reconstitution d'une analogie obsolète, mais diverses tentatives que rien ne relie sinon l'opération à laquelle elles se livrent de créer, entre architecture et philosophie, des alliances, des passages, des résonances. Il s'agirait moins de réfléchir sur l'architecture que de chercher à penser *à partir* de l'architecture. La réflexion « sur » a ce défaut de conduire inmanquablement à un discours esthétisant où l'architecture elle-même, et tout ce qu'elle donne à penser dans l'ordre de l'éthique et du politique, ne se retrouve pas. Certes l'architecture « fait sensation », certes elle nous affecte de manière sensible, mais la description de ces effets n'a d'intérêt que si l'on sait voir comment ces impressions ne sont pas seulement formelles, mais mettent en jeu nos existences, au point non de les déterminer, mais de les conditionner, au sens transcendantal.

Si l'architecture nous intéresse au plus haut point, c'est parce que nous adhérons à son existence. Cette dépendance n'implique aucunement, bien au contraire, que l'architecture ne soit pas, aussi, condition de liberté. Elle entraîne sur des chemins, des rues et des boulevards où se sont joués les grands événements politiques de l'époque moderne. On peut considérer l'architecture,

les architectures, comme une « chambre d'écho » à la fois gigantesque et finement articulée où l'essentiel de ce qui nous arrive trouve ses résonances. L'architecture, pourrait-on dire, « pense ». Elle « pense » à l'espace et au monde. Elle « pense » le politique en le mettant en place.

On a pu dire de Nietzsche qu'il n'écrivait pas sur la musique, mais qu'il écrivait à partir de la musique – ce qui veut dire tout autre chose qu'une écriture musicale, dont la musique serait le modèle ou qui lui donnerait son rythme. Penser à partir de la musique signifie : penser à partir de ce que la musique donne à penser, et qui n'est pas forcément de nature musicale. En ce sens il ne s'agit pas d'une esthétique, comme discipline régionale de la philosophie – discipline qui se « penche sur » les arts – mais d'une pensée qui prend son départ, son élan, d'une écoute, d'une sensation, d'une expérience de la musique. De façon analogue, et toutes proportions gardées, il s'agirait de tenter l'ébauche d'une pensée et d'une écriture qui prendraient départ de l'architecture. Partir de l'architecture pour penser l'espace et ce qui s'y passe, le temps qui passe entre « espace privé » et « espace public », les articulations spatiales où les existences se dispersent et se recueillent. C'est parce que l'architecture est une pensée de l'espace, des espaces où tout se passe, qu'une pensée qui partirait de l'architecture se donnerait quelque chance de saisir l'événement d'un point de vue nouveau, celui des conditions spatiales qui lui donnent naissance et qui lui assurent persistance. Cette référence à Nietzsche n'est pas le seul exemple d'un traitement philosophique de l'art qui ne s'enferme pas dans la réflexion esthétisante. Ainsi Deleuze lorsqu'il traite du cinéma. Il faut entendre sa « philosophie du cinéma » au sens du génitif subjectif, comme l'« idée d'une philosophie immanente au cinéma – celle qu'il produirait de lui-même, celle qui se dégagerait de lui-même, de sa propre manifestation

filmique¹ ». « Philosophie de l'architecture », de manière analogue, pourrait désigner la tentative d'extraire la pensée immanente à l'architecture elle-même. Et si l'énoncé suivant lequel « l'architecture pense » n'est pas dépourvu de sens, il faut immédiatement indiquer à quoi elle pense, même si un début de réponse satisfaisant ne pourra se formuler qu'à la fin de ce travail.

À quoi pense l'architecture ? Elle est une pensée de l'espace. Étant entendu que la pensée est bien ce qui fait surgir la chose en tant que telle. Mais il n'est peut-être pas hors de propos d'indiquer, dès l'abord, qu'il n'y a aucunement là exclusion du temps. Elle pense les temps : passé, présent et avenir. Une architecture est un champ d'immanence et d'imminence. Et on a trop souvent voulu ne retenir d'elle que sa puissance de rétention, justement, des événements passés. On a trop souvent voulu réduire l'architecturalité à la monumentalité. En quoi l'architecture serait non seulement un art funèbre, mais aussi un art mort, si tant est qu'il est presque sûr que les monuments sont bien choses du passé. Or, une place vivante où, aujourd'hui, les existences se jouent, se croisent et comparaissent, cela n'est pas moins de l'architecture que la grande pyramide de Gizeh. Il faut à présent revenir à une architecture du présent, à ces places où l'événement pourrait surgir, comme dit Nietzsche, « sur des pattes de colombe ».

Mais, entre « architecture-monument » et « architecture-événement » il y a place pour une architecture ordinaire, merveille de discrétion, qui édifie les conditions de l'habitation quotidienne et qui n'est pas moins, mais plutôt davantage, de l'architecture que les manifestations les plus spectaculaires de l'art de bâtir. C'est cette architecture, qui passe inaperçue, que la philosophie s'est rarement donné la peine de prendre en considération. Il s'agit ici de

1. Alain Ménil, « Deleuze et le "bergsonisme du cinéma" », p. 30.

réparer comme une injustice. L'anesthésie des penseurs, leur indifférence par rapport aux espaces qu'ils occupent, ne peut guère s'expliquer autrement que par le préjugé métaphysique selon lequel la pensée n'a son lieu nulle part, et qu'il est donc de peu d'importance de prêter attention aux « conditions spatiales de la pensée ».

Faire de la philosophie à partir de l'architecture, ce ne devrait, en aucun cas, se tenir enfermé dans le champ de l'esthétique. C'est la philosophie première, l'ontologie, mais aussi la physique, l'éthique, la politique et la noétique qui sont concernés par l'architecture. Bien sûr, il n'est pas question de nier que l'architecture « plaît » aussi, sur le mode de la « libre faveur », comme l'écrit Kant, par les belles formes que ses différents styles ont su inventer. Mais suggérer que l'architecture est avant tout une « substance éthique » c'est être fidèle à la pensée des grands architectes eux-mêmes (comme Le Corbusier), qui ne cessent de répéter que l'architecture n'est affaire de style et de forme que pour les académies. Si les académies, comme institutions, sont aujourd'hui défuntées, il n'est pas sûr que ne règne pas un académisme d'autant plus prégnant et désastreux qu'il s'ignore lui-même, dans cette ivresse postmoderne qui consiste à réemployer toutes les formes du passé, en prétendant – c'est là le comble de l'arrogance – réinjecter un « sens » que les modernes, au nom de leur « universalisme abstrait », auraient éradiqué. Il pourra paraître inconvenant de proposer aujourd'hui une « défense et illustration de l'architecture moderne ». Cela serait le cas, en effet, si ce discours ne se soutenait que d'un parti pris esthétique ou idéologique. Mais, dans la mesure où ce propos consiste à mettre en évidence l'architecture comme « substance éthique », la neutralité, ou une position purement « objective », ne serait pas seulement une erreur et une illusion, mais aussi une faiblesse.

Contre les conceptions d'une architecture-image ou d'une architecture-signe, défendre d'abord l'idée d'une architecture-matière et d'une « physique de l'espace ». L'architecture est une physique de l'espace, au sens où, de l'espace, elle fait monde. Avant de « parler » et avant de faire fantasmer, l'architecture « fabrique » des mondes où se disposent, se disloquent les existences. Et c'est dans la mesure où l'architecture touche à ce point au cœur même de l'existence qu'il faut la considérer comme une « substance éthique ». Si elle n'était que « représentation » ou « instrument », une esthétique, ou une sémiologie, voire une technologie, seraient suffisantes pour déterminer ses significations et ses fonctions. Or, tel n'est pas le cas. La beauté d'une architecture est indissociable de sa portée éthique ; aucune critique (au sens kantien) ne parviendra jamais à isoler un pur jugement de goût architectural. Une phrase de Vivant Denon à propos de l'architecture égyptienne résume bien cette intrication de l'esthétique et de l'éthique : « [...] la confiance est le premier sentiment que doit inspirer l'architecture, [...] c'en est une beauté constituante¹. » Mais une architecture est un nœud où la politique n'est jamais absente. Il n'est pas difficile de faire admettre cet axiome : la politique, aujourd'hui, c'est la ville, et la philosophie doit, de manière urgente, se confronter à son impensé urbain. Il y a tout à gagner à infliger un « tournant politique » aux pensées contemporaines de l'existence en proposant une analytique de l'« être-ville ». Cette opération ne sera convaincante que lorsque sera démontré, finalement, comment la pensée elle-même n'est pas « indemne » d'architecture. Contrairement au préjugé peut-être le plus insistant de la métaphysique, on ne pense jamais « nulle part », et certaines pensées ont besoin pour naître d'un espace qui leur convienne.

1. *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, p. 113.